

L'Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
72, Rue SAINT-GABRIEL, 72.
Téléphone: Mail

Distribution de prix au "Séminaire"



—Oui, mes jeunes amis! une race qui a produit les Langelier, les Siméon Parent, les Turgeon, les Forget, les Magnan, les Philéas Corribeau, les Abbé D'Amours, n'a rien à envier à celles qui l'entourent. Quant à Québec, n'en déplaise aux dénigrateurs, elle restera la ville par excellence des sciences, des lettres et des arts, l'Athènes de l'Amérique.

Extrait de "Nos Amis les Québécois", album de caricatures. En vente partout.

L'Armée du Salut 1884-1913

Hier soir, la populace (à Québec) a attaqué l'Armée du Salut et brisé les vitres de sa "barrack".
Les JOURNAUX, 1884.
A l'item de \$100 pour l'Armée du Salut (à Québec) M. Lavergne réclame une augmentation. Le premier ministre promet d'y voir.
LES JOURNAUX, 1913.

Je me rappelle fort bien ce qui se passa à Québec, lors de l'installation du premier contingent de salutistes, en octobre ou novembre 1884. Poursuivés par je ne sais qui, sortis en quelque sorte des pavés, selon l'expression de Maxime Du Camp, quelques centaines de forcenés se ruèrent contre des envoyés de Booth, les pourchassèrent, et ne pouvant pénétrer dans l'ancien temple transformé en "barrack", brisèrent de cet édifice ce qu'ils purent. Après quoi tous s'allèrent coucher, bien convaincus d'avoir mis, pour une nuit au moins, l'Église à l'abri d'un nouvel ennemi.

Le lendemain, sous ma signature et à la demande de feu Israël Tarte, je publiais dans le *Canadien* un long article sur les origines, les oeuvres et les fins de l'Armée du Salut. Il y eut quelque mérité à mettre cet écrit en travers d'une émeute en herbe. Ne trouvions-nous pas, même parmi les Québécois instruits, au moins trois personnes sur cinq qui ignoraient tout de l'Armée du Salut et n'étaient pas éloignés de ressentir quelque satisfaction à voir lapider ses jaloux?

Or, de nos jours, on lui vote un subsidie; toujours généreux, M. Lavergne le veut, avec raison, plus considérable, et le premier ministre ne se dérobe pas à cette demande.

Et qui sait si quelques-uns des briseurs de vitres de 1884 n'ont pas, depuis, trouvé dans la "barrack" salutiste la pierre où reposer leur tête, le morceau de pain introuvable ailleurs? Ils auront été de ceux à qui l'on pardonne parce qu'ils appartiennent à l'immense tourbe de ceux qui ne savent ce qu'ils font...

En 1865, William Booth exerçait le ministère dans un quartier sordide de Londres. Son temple, comme la plupart, d'ailleurs, dans pareille région, restait désert. Le peuple, en guenilles, avait comme la décence de n'y pas pénétrer. Booth eut alors cette géniale idée: aller vers ce peuple, le rencontrer dans les foyers et les carrefours, l'attirer, le grouper, le retenir, fût-ce au prix de tambourinades-bizarres, de chants criards, puis de lui parler religion, morale, relèvement... Mais lui parler en sa langue fruste, chenu, pittoresque. Ce tintamarre cacophonique, probablement dispensable aujourd'hui, fut d'un grand auxiliaire au début. N'oublions pas le mot de Lamartine: "Dieu lui-même a besoin qu'on sonne les cloches pour lui."

En 1872, l'Armée du Salut couvrait de ramifications presque le monde entier, multipliant ses champs d'action, devenant l'un des plus vastes, des plus ingénieuses et des plus complètes organisations de salida-

Hôteleries et dépôts de nourriture...	106
Hôtels pour ouvriers et ouvrières...	128
Ouvriers d'assist. par le travail...	157
Bureaux de placement...	67
Hommes pour ex-prisonniers...	17
Maisons pour alcooliques...	6
Orphelins...	37
Crèches...	26
Maisons de Relèvement...	116
Maternités...	22
Colonies industrielles et agricoles...	16
Postes de bas-fonds...	140
Hôpitaux, banques et villages, écoles industrielles, etc.	104
Ecoles...	521
Total	1460

A Montréal, l'Armée du Salut fait un bien que trop peu connaissent, abordant toutes les spécialités de la philanthropie, depuis le placement des sans-travail jusqu'à la distribution d'aliments à domicile, sans oublier les milliers de *Christmas dinners*. Une Salutiste française écrivait en juillet dernier:

On a dit et répété (mais, hélas! on ne saurait trop le faire) que souvent la misère matérielle est la conséquence de la misère morale. Aussi, lorsqu'un malheureux se présente à nous, nous allons évidemment au plus pressé, et nous lui donnons à manger s'il a faim, mais immédiatement notre pensée va plus loin, et nous voyons ce qu'il y a à faire pour que cet individu (homme ou femme), qui va sombrer dans l'océan de la vie, puisse reprendre pied et recouvrer un être utile, au lieu de rester une épave de la société.

Nous étudions le cas, nous voyons s'il peut être dirigé sur une de nos Institutions sociales, où, par un changement de milieu et dans une atmosphère morale saine et pure, il recommencera la vie. Il en est ainsi pour nos soeurs tombées, reçues dans nos Maisons de Relèvement, pour le criminel qui sort de prison, et auquel nos Asiles pour prisonniers libérés ouvrent leurs portes, pour l'alcoolique reçu dans des Institutions appropriées, etc., etc.

D'autres fois, c'est un travailleur honnête que la maladie ou le chômage a conduit à la misère. Grâce à nos Hôteleries populaires, vrai foyer de l'ouvrier, il pourra reprendre courage et retrouver peu à peu le niveau perdu.

Ailleurs, c'est une jeune mère qui vient à nous, avec deux enfants en bas âge. C'est l'éternelle même histoire: un mari qui boit, qui joue et abandonne femme et enfants. Là encore, notre pensée va immédiatement plus loin, et après l'aide matérielle pour le moment présent, nous nous efforçons de supprimer la cause, nous tâchons de retrouver le mari, de lui parler, de l'amener à un retour sur lui-même et à un changement de vie. Nous visons donc la reconstruction de la famille et du foyer détruit.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples. Partout où nous trouvons un individu vicieux, bas tombé, esclave d'une passion quelconque, nous essayons d'en faire un être bon, pur, libre du mal!
D'un être inutile, ou même nuisible pour la société, nous visons à faire un citoyen honnête et utile, et nous y réussissons très souvent.

Il faudrait être naturellement tout à fait ignorant des questions d'éducation pour ne pas se rendre compte que dans toute oeuvre de ce genre il y a du déchet. On ne reconstruit pas une vie, un caractère, une mentalité, comme l'on ferait d'un objet quelconque. Mais béni soit Dieu, les exemples abondent de pauvres esclaves de la boisson, de la débauche, du jeu ou de quelque autre vice qui ont été rendus à leur famille absolument transformés.

Dans son bel ouvrage, *Salaires et Misères des Femmes*, le comte d'Haussonville écrit: "La question du logement pour l'ouvrière isolée, est souvent une question vitale d'où peut résulter le salut ou la perte."

Cette question fut l'une des premières dont se soucia l'Armée du Salut, lorsqu'elle augmenta ses initiatives. La question de la "traite des blanches" la trouva armée en guerre bien longtemps avant que l'expression fut inventée.

Elle créa par exemple, à Paris, l'Hôtelier populaire, énonçant dans son prospectus que, puisqu'il n'est pas en son pouvoir "de relever le salaire des ouvrières, elle leur offre un logement sain, hygiénique, et une nourriture substantielle, le tout dans les limites de sa très petite bourse et à l'abri des tentations." C'est un foyer qu'elle leur assure, la vie en commun, après le travail, dans un milieu sympathique. Une chambrette à rideaux coûte 75 sous par semaine; un lit dans un dortoir, 6 sous par nuit; une grande et belle chambre, \$4.50 par mois.

Puis, il y a parallèlement l'oeuvre de relèvement de la femme. Les maisons de refuge ne sont pas des maisons de répression; elles n'ont rien du cloître ou de la prison. Les déshérences subies par le travail et les mille influences ressortant d'un milieu paisible, gai, où tout est réglé avec précision et intelligence, où la morale ne recourt pas à l'austérité, mais se sert de la persuasion, de l'exemple. La directrice d'un asile de ce genre écrit: "Nous visons à semer la joie, la joie à pleins bords, le soleil partout dans des existences qui eussent été tristes et inutiles. Nous aurions pu croire notre entreprise chimérique si des expériences récentes ne nous en prouvaient toute la réalité."

L'Armée du Salut a créé surtout, et bien plus tôt, les refuges pour hommes; puis sont venues les hôteleries. Montréal possède de la sorte. Pour un prix modique, les miséreux y trouvent un lit propre et une nourriture substantielle, et (c'est surtout ceci que l'on ignore):

Il n'est tenu aucun compte, pour l'Admission, des opinions religieuses, politiques ou autres, pas plus que des nationalités différentes. C'est ainsi que vous pourriez trouver dans nos Institutions des catholiques, des protestants, des israélites, des incrédules. Le seul titre à notre sympathie est la misère morale ou matérielle ou les deux ensemble.

Non seulement nous recevons quiconque se présente, qu'il ait de la religion ou qu'il n'en ait pas, mais nous n'exerçons aucune pression sur nos locataires à ce point de vue.

Ils sont absolument libres d'assister, ou non, aux réunions qui se tiennent dans l'Institution.

Nous avons les mêmes égards pour tous afin de ne pas faire naître l'idée qu'ils peuvent obtenir un avantage matériel quelconque en faisant quelque simulacre religieux. Ce ne serait qu'un vice de plus ajouté aux autres et nous irions juste à l'encontre du but que nous nous proposons, celui de restaurer la conscience, le sens moral et la dignité personnelle de l'individu.

Voilà ce qu'il importait de faire savoir. L'Armée du Salut n'est pas une Religion; c'est une manifestation, idéale et pratique à la fois, de la Charité dans presque toutes ses formes. L'Armée du Salut, sous d'autres noms, existe depuis qu'il y a, parmi l'humanité, des êtres qui cherchent à secourir et relever d'autres êtres.

C'est du christianisme, et du plus pur... L'économiste Gide tient l'Armée du Salut pour l'"Ouvrière de salut social la plus grandiose qui ait été entreprise."

Henri Lasserre, l'historien de *Lourdes*, écrit que l'"Armée du Salut est la réaction du fond contre la forme." Parole profonde pour qui sait entendre.

Et, pour terminer, ces lignes de l'éminent publiciste français, M. Urbain Gobier, dans *Le Peuple au XXe Siècle* ("Cinq mois aux Etats-Unis"):

"J'ai voulu me rendre compte, et j'ai vu de mes yeux, pourquoi les gens de l'Armée du Salut sont respectés dans tout le pays, et quelles profondes attaches ils ont avec la population souffrante."

Les affaires de l'Armée du Salut sont conduites comme des affaires; on n'y fait pas l'aumône, qui est dégradante... L'Armée du salut ne thésaurise pas; elle dépense à mesure qu'elle reçoit et publie ses comptes au grand jour, périodiquement, comme une maison de commerce, sous le contrôle d'un expert et le certificat d'un notaire.

L'Armée du Salut n'a d'attaches avec aucune secte religieuse et n'est l'instrument d'aucune faction... L'Armée du Salut mérite donc l'estime des honnêtes gens.
PIERRE VOYER.

Bis repetita...

Bis repetita... non placent.
ADAPTATION.

Comme il est difficile, dans notre bon petit pays, de se livrer à une appréciation critique quelconque en dehors des idées stéréotypées, en marge d'un certain nombre d'opinions figées dans le dogmatisme!

J'en fais derechef l'expérience au sujet de la bataille de Chateauguy, d'une façon générale, et du général Prévost plus particulièrement.

Dans un précédent numéro de *L'Action*, je citais textuellement ce que disait de Prévost M. de Roquebrune, ce dernier étant, comme on le sait, apparenté au vrai héros de Chateauguy, Michel de Salaberry.

Pas plus alors qu'en ce moment, je ne mettais en doute la probité de M. de Roquebrune dénigrant Prévost comme envieux de la gloire de Michel de Salaberry et affirmant posséder sur ce chapitre des preuves irréfragables.

J'exprimais tout simplement ma surprise d'apprendre que Prévost eût été tel à ce point, puisque j'avais par-devers moi des pièces qui le peignaient de toute autre façon.

Je citais les parties probantes, les parties très essentielles de ces pièces, surtout ce que disait le docteur Labrie.

Qu'était ce docteur Labrie?

Un témoin oculaire et auriculaire de ce qui fut le centre, les autours et les alentours de cette affaire de Chateauguy, servant comme médecin-chirurgien dans cette même milice et ayant fait du service actif avec Michel de Salaberry sur les lieux mêmes.

Il y a plus: Labrie était un historien. Son histoire du Canada avait une telle valeur, que Papineau, Morin et quelques autres, qui en avaient pris connaissance, réussirent à faire voter par notre parlement d'alors, une somme assez considérable pour assurer la publication.

Malheureusement, l'incendie allumé par les troupes anglaises à Saint-Benoît, pour punir des rebelles, détruisit la demeure du notaire Girouard où cette Histoire se trouvait en dépôt.

Cette autorité que constituait le Dr Labrie, à la fois témoin et historien, me paraissait fort acceptable. Je citai donc ce qu'il disait de Prévost.

M. de Roquebrune ne goûta pas ce procédé et répondit par une kyrielle de faits très à côté du sujet.

Je me contentai de répéter ma documentation en y mettant une inaltérable courtoisie. Mais je ne fus pas plus heureux: M. de Roquebrune me reprocha même de faire de l'histoire à la Michelet. Je suis fort éloigné d'en être peiné, regrettant seulement que ce ne soit pas plus vrai et tenant la méthode de Michelet, quoiqu'un peu lyrique, comme fort bonne.

On n'est pas un historien négligeable parce qu'on écrit de façon brillante, attrayante, mouvementée. Il n'est pas indispensable d'être ennuyé pour être historien de poids. Lisez Tacite, lisez Macaulay, lisez Parkman. Le style abscons est un meilleur passe-port que le style concret.

M. Armand Leclaire, auteur d'une pièce dramatique sur Chateauguy, dont j'ai entendu dire du bien, vient galamment à la rescousse de M. de Roquebrune. Il arrive armé de textes dont je ne médis point. Ai-je la prétention d'être le seul à paraître érudit en la matière?

M. Leclaire a ses auteurs, j'ai les miens; au public qui nous lit de comparer, de soupeser, puis de tirer ses conclusions. Je n'ai pas à remettre ici les trois autorités qui ont servi d'étançonement à ma thèse. Il n'entre pas non plus dans mes desseins de tenter d'infirmer celles que nous soumet M. Leclaire. Je prétends uniquement que j'aime autant les miennes que les siennes.

Mon Dieu! est-ce bien la première fois qu'il y a litige lié au sujet d'une question historique? On a pu dire avec raison — et quelque humour — que seules les matières traitées par Euclide n'étaient pas controversables.

Il y a encore ceci, vieux comme les armées: la jalousie entre généraux. Ne s'est-il pas trouvé des auteurs bien accrédités pour soutenir que Bonaparte enviait les succès de ses généraux, leur souriait ce qu'il pouvait de mérite et de gloire et mettait même en défaveur ceux qui lui portaient ombrage?

Mais à quoi bon taper de nouveau, et plus longtemps, sur des clous depuis longtemps enfoncés?

D'ARGENSON.

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

La France au Canada

Conférence faite à l'école des Sciences Politiques de Paris, le 20 juin 1913, par M. Edouard Montpetit

La situation financière est bien assise. La fortune nous est fidèle et les revenus du Dominion augmentent dans une proportion tout à fait remarquable. Chaque année le ministre des Finances suppute cette richesse avec une évidente satisfaction et les exposés budgétaires sont remplis d'actions de grâces. L'année dernière, le Trésor a perçu 680 millions de francs, soit une augmentation de 90 millions en un an. Avec ces ressources, le Canada a pu solder ses dépenses ordinaires et extraordinaires et reporter, en diminution sur la dette nationale, une somme de 115 millions. C'est un succès. Ne pas emprunter est déjà quelque chose pour un pays; mais acquitter une partie de ses dettes à l'aide de ses rentrées courantes, est presque du prodige. "Ce devra être une grande satisfaction, tant pour cette Chambre que pour le pays tout entier, disait le ministre des Finances, que, dans une période où le marché monétaire a été aussi resserré, nous ayons pu réduire substantiellement la dette du Dominion, abaissant par là même nos taux d'intérêt, et reléguant encore le crédit qui s'attache à nos valeurs."

Le Canada est connu surtout comme un pays de blé et de céréales: le grenier, la réserve de l'Empire. Un cicerone officiel qui, à l'Exposition de Bruxelles, faisait visiter à une dame le pavillon canadien, s'arrêta devant le portrait de sir Wilfrid Laurier, et prononça, aimable et connaisseur: "Voilà madame, le premier ministre de l'Agriculture du Canada." C'est un peu généraliser. Le Dominion n'est plus uniquement un pays d'agriculture. L'industrie y prend place et s'y développe. Les débuts, il est vrai furent plutôt lents. La politique économique de l'Angleterre était une entrave à l'expansion industrielle des colonies, qu'elle soumettait aux rigueurs des lois de navigation. Plus tard, lorsque la Grande-Bretagne, acceptant le principe du libre-échange, eut délié par là même ses possessions, le Canada, livré aux discussions politiques et soumis à un régime précaire, ne sut pas utiliser immédiatement cette précieuse conquête et organiser, pour son propre bénéfice, le marché qui lui était enfin rendu. Détaché de l'Angleterre, il subit même une sorte de dépression, laquelle heureusement dura peu. Depuis trente ans, l'oeuvre est en marche; les usines se multiplient; elles se dressent aujourd'hui jusque sur ces plaines fertiles de l'Ouest, orgueil du Canada.

Précisons d'un chiffre la dernière étape de cette évolution. La valeur des articles fabriqués, qui était en 1900 de 481 millions de dollars, atteignait, en 1910, 1,165 millions de dollars, soit 5,825 millions de francs. C'est notre premier milliard: il nous fut révélé par le dernier recensement industriel, et nous l'avons accueilli avec enthousiasme, comme une récompense et comme un beau gage d'avenir. Si nous rapprochons de ce chiffre celui de la production agricole, nous constatons en faveur de l'industrie une différence appréciable de 3 milliards de francs. Cela confirme ce que nous disions il y a un instant: le Canada industriel grandit au sein du Canada agricole. Il vaut mieux ainsi. Le Dominion cherche à ne rien laisser perdre de ses richesses. En traitant sur place les produits naturels et les matières premières qu'il vendait naguère à l'étranger, il réalise un profit qu'il abandonnait à d'autres et double ses sources de revenu. Certes, il n'abandonnera pas la culture et il doit attendre, de ce côté, plus de fortune encore; mais pour son essor industriel, il se complètera en quelque sorte, manifestant, dans cette activité nouvelle, la même énergie, la même sûreté de soi, la même légitime ambition.

Le développement du commerce canadien est peut-être plus étonnant encore: ici, les étapes se précipitent. Rapprochons deux extrêmes. En 1870, le commerce général du Canada atteignait 48 millions de dollars; aujourd'hui, il atteint 1 milliard de dollars, 5 milliards de francs. Ces chiffres font (ou) rendre mieux que tous les autres les progrès du Dominion: rapprochés, ils projettent une vive lumière sur la route parcourue. Si brillante soit-elle, cependant, cette situation ne laisse pas de présenter quelque danger. Les neuf dixièmes de ce commerce se font avec les Etats-Unis et l'Angleterre. Ce sont là nos deux clients presque obligés, l'un que nous devons garder, l'autre à qui nous faut nécessaire-

ment nous adresser. Cela se conçoit, du reste. La métropole a droit à certains privilèges au point de vue douanier; elle les possède effectivement et en tire profit; les Etats-Unis sont nos voisins et la facilité des transports nous en rapproche davantage. Mais si des concurrences inattendues surgissaient? Si l'Argentine ou quelque pays du Nord de l'Europe nous enlevaient une partie du marché anglais? Si les Etats-Unis, abaissant leurs tarifs, permettaient à l'étranger de nous y venir faire échec et de détraquer l'avantage que nous tirons de voisinage même et des frais de transport? Ne serait-il pas plus prudent de notre part, et plus profitable, de chercher à assooir sur de plus larges bases notre commerce avec le reste du monde, avec l'Europe, par exemple, et, en particulier, avec la France?

Jusqu'en 1893, le Canada n'avait guère cherché à se lier avec les pays étrangers. Cette année même, il signa avec la France un traité peu important, qui n'a pas été inutile, mais qui est vite devenu insuffisant. En 1906, après avoir fait à l'Angleterre d'importantes concessions, il remania sa législation douanière, créant un tarif minimum qui était, suivant l'expression d'un politique français, "une invite à des négociations."

Le gouvernement de sir Wilfrid Laurier s'adressa d'abord à la France, à cause de l'importance de son commerce et par sympathie. Après de longues négociations, un arrangement fut signé en 1907 et ratifié par la Chambre des députés. Il eut quelque difficulté à passer au Sénat. La Suisse, grâce à un ancien traité que l'on avait complètement oublié, — ces choses arrivent, — devait bénéficier des mêmes avantages que ceux dont profitait la France. Cela refroidit les enthousiasmes et reveilla l'opposition; pouvait-on vraiment permettre à la concurrence américaine de se faire jour à travers le marché canadien pour atteindre de là la France, en sécurité? La discussion reprit pour aboutir heureusement: un arrangement supplémentaire modifia légèrement le texte d'un article et le traité fut accepté définitivement par les deux pays.

Ce premier traité est très important pour nous: il est à la base de toute notre politique économique. Il fut le point de départ d'une série de négociations analogues qui ont été tentées avec divers pays. Quels résultats a-t-il donnés? Sans nul doute, il a aidé puissamment le commerce français. En 1912, le commerce franco-canadien était de 14 millions de dollars, 70 millions de francs. Et encore cette statistique est-elle absolument inexacte. Le commerce français est un commerce de luxe. Il fuit et se dérobe. Il arrive souvent qu'il échappe aux tracaseries du fisc. L'étranger qui emporte vos précieuses marchandises cherche à se soustraire — avec raison ou non, cela dépend de votre philosophie — aux ennuis qui l'attendent à la frontière. Pour venir en Amérique, le commerce français prend souvent une autre route que celle qu'il pourrait suivre tout naturellement. Il passe par l'Angleterre, par la Belgique, par l'Allemagne: il perd ainsi toute trace de ses origines. Le douanier ne le questionne pas. Mais la statistique est au moins une indication. Le commerce franco-canadien n'est pas satisfaisant: il peut, il doit s'étendre davantage.

Tout l'y engage; et la richesse et les moeurs du pays. "Il serait d'une inexcusable frivolité, disait récemment M. Raynaud, le vice-consul de France à Montréal, de ne pas nous efforcer de prendre notre part de cette prospérité grandissante." MM. Génin et Revol, deux Français du Canada, ont également insisté sur ce point dans des articles précis et concluants. La concurrence allemande grandit et menace, et il serait déplorable que la France consentit à perdre ne fût-ce qu'une partie d'un marché qui lui est largement ouvert. Et puis, le commerce français remplit dans les pays lointains une sorte de mission d'art. Quelle plus belle raison aurait-il de se répandre parmi nous, pour satisfaire et affiner le goût de nos populations françaises!

La suite samedi prochain.

Vient de paraître:
Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Charles Huard adaptés aux moeurs de Québec.
En vente partout: 25 cents l'exemplaire.

Au National:

"Les Requins," de M. Dario Niccodemi

Une humanité de chaque instant se dégage de ce drame: elle germe, se développe, s'étend en nappes profondes et, à un moment, nous soulève sur une haute vague d'où nous pouvons contempler l'homme en face de la vie et de lui-même.

Un homme changeant, ballotté entre des forces adverses, en général plus malheureux que méchant, quelquefois misérable, injuste, grotesque, infâme, odieux à lui-même et aux autres — un homme qui n'est qu'un homme, un mélange de mal et de bien. Il n'est jamais indifférent qu'un beau drame ramène l'attention sur nous-mêmes: on peut s'étudier à travers les créations de l'artiste, se révéler ce qu'on se cachait le plus.

M. Dario Niccodemi est un disciple de M. Henry Bernstein. Il a déjà en l'occasion de dire dans "Comœdia" tout ce qu'il doit à l'auteur de "l'Assaut". Mais c'est un disciple qui ne pouvait pas écrire le "Volonté" ni ces fortes pièces à la Goya qui sont dans la première manière de M. Henry Bernstein. Il est trop latin pour cela. M. Niccodemi est doué d'un tempérament extraordinaire: chez lui, la sensibilité juive de son maître Bernstein a fait un beau mariage avec l'esprit latin. Et il a créé des oeuvres qui ont de la solidité et de l'harmonie: le "Refuge", "l'Aigrette", les "Requins", etc.

M. Henry Bernstein, obligé de sacrifier aux goûts éphémères du boulevard, dédaigna longtemps de saisir l'homme tout entier. Mais, depuis des avatars que l'on sait, il s'est redressé, et "l'Assaut", le "Secret" sont parmi les plus belles pièces de l'époque. Le disciple s'est moins attardé à flatter son public: tout de suite, il a voulu scruter à fond l'animal raisonnable. Dans sa dernière pièce, les "Requins", il nous présente des observations, des vérités psychologiques qui atteignent le tuf de l'âme. La sensibilité moderne y est analysée dans des types qui prennent une valeur de symboles: les "requins". Je vous prie de croire que ce sont des hommes et qu'ils ne nous font pas regretter les héros d'autrefois. Ils sont aussi vivants qu'un Cid, un Horace, un Cinna. A coup sûr, ils prêchent moins la noblesse, ils ne constituent pas une humanité en beauté. En revanche, ils semblent plus près de nous. S'ils n'habitent pas les cimes, ils ont exploré tous les champs du désir, de la volupté et de la mort.

Les Trasky composent une famille étrange dont les fils sont dispersés dans différents pays; l'un est à Nancy, l'autre vit à Londres. Ils ne connaissent pas leurs parents. Gérard Trasky, père, habite Versailles avec sa mère, sa femme Jeanne, une fille et une nièce. Claude Lariège, sa cousine, est en promenade chez les Trasky. C'est une malheureuse qui a épousé un monstre, lequel l'a abandonnée depuis longtemps et vit en Egypte, si je me souviens bien, avec ses domestiques, ses maîtresses, et qui gaspille sa fortune en folies de toutes sortes. Geneviève Lariège ne connaît plus cet homme-là; elle ne veut pas le revoir; car il a piétiné son amour, ses tendresses d'autrefois. Elle est jeune et belle. Elle s'éprend de son cousin, qui résiste, déjà vaincu tout de même. La désunion morale est au sein de la famille. Le crime se devine; et la mère de Gérard, sa femme sont dévorées de soupçons. Il y a une trouble général; l'atmosphère est chargée; la morale, l'intérêt, l'honneur, la vérité, la vertu adoptent ici un air spécial. Il n'y a que la jalousie et l'amour qui soient comme ailleurs. Le malaise est fort bien marqué; les phrases nous en sont rendues sensibles par des mots, des discours où les mots gémissent, se plaignent. Les entretiens blessent, écharpent; il y a toujours quelque chose entre les êtres qui s'abandonnent et se parlent, le quelque chose que l'on ne veut pas connaître, qui s'impose à l'esprit, le quelque chose que l'on surprend dans les yeux et les gestes et dont on meurt lentement.

A l'acte qui suit, nous entrons au coeur de la pièce. Nous sommes dans le salon de Geneviève, un salon que ses parents Trasky lui ont aménagé. Claude Lariège surgit. Il est ruiné, coulé, fini, et il vient supplier sa femme de le reprendre, parce qu'il éprouve le besoin de se rattacher à quelqu'un, et aussi qu'il espère lui soutirer quelque argent. L'entrevue est dramatique. Madame Lariège l'accable de son mépris. Il a l'air d'un petit garçon bien battu. Il se révolte, se cabre sous les coups de fouet. Il crie à sa femme qu'elle a un amant et que cet amant, c'est son cousin Gérard. Geneviève lui montre la porte: elle ne veut pas l'entendre davantage. Et d'ailleurs, elle aussi "vivra sa vie", si bon lui semble, mais, jusqu'à ce jour, elle est restée honnête pour l'écraser de tout le poids de ces années qu'elle a gardées intactes et pures. Mais le mari s'est emparé d'une lettre d'amour laissée sur son bureau. Il la brandit comme un témoignage de culpabilité. Ils s'injurient l'un l'autre. Gérard Trasky, sans frapper, entre dans le salon. Et la lutte se complique: nous voyons deux êtres qui se disputent et s'arrachent une femme. Croyez que le revolver parlera. C'est dommage, car c'est le misérable qui l'a

entre les mains. Imaginez si c'était l'autre, imaginez ce qu'un honnête homme qui a beaucoup souffert peut régler en vingt secondes avec un simple petit brownie: la question sociale! Mais ce que j'écris là doit vous sembler bien affreux. Vous avez probablement raison.

Un oncle de Trasky et de Geneviève est mort et il a légué toute sa fortune à cette dernière. Gérard, en présence du mari, lui apprend cette nouvelle. Madame Lariège pousse un cri de triomphe. Enfin, elle est libre, complètement libre. Le requin Lariège ne se possède plus, il presse la gâchette de son arme et, puisque c'est Gérard qu'elle choisit, il va tuer son rival. Trasky est blessé au bras. Geneviève perd connaissance. La porte s'ouvre et la femme de Gérard, effrayée, se précipite dans le salon. Claude est sur le point de tout raconter, mais Gérard supplie sa femme, au nom de la souffrance atroce qu'il subit, de ne pas l'écouter. Puis il ordonne à son cousin de lui remettre la lettre qu'il détient. Claude, croyant se venger, la tend à Jeanne Trasky. Mais Gérard commande à sa femme de lui remettre cette lettre, ce qu'elle fait en éclatant en sanglots. Le blessé chassé avec colère le noceur avili et sans moyens de vengeance.

Cet acte ne nous laisse pas respirer. Il est plein jusqu'au bord, et, pour tout dire, il est admirable de vigueur et de puissance.

Au troisième, il y a en présence des uns et des autres, de pauvres êtres déchirés, qui se regardent, se blessent et se tuent de s'être trop regardés et trop compris. Jeanne s'en va, puis revient au foyer auprès de son mari. Ils sont poussés l'un vers l'autre par leurs larmes ou leur froidier apparente, qui cache des plaies, des cris qui ne seront pas lancés. Gérard Trasky en face de sa femme, et tous deux, se comprenant, devant leurs tortures intimes, nous touchent par leur souffrance. Ce sont deux êtres broyés par la vie, par la misère et la pauvre vie. Gérard, rivé à son passé et déchiré par les cruautés de l'amour, demeure humain. Il sait que sa femme est la mère de ses enfants, qu'ils se sont aimés, et qu'elle l'aime encore. D'autres regretteront peut-être qu'il ne brise là et qu'il ne s'en aille en faisant claquer les portes. Comme ce serait plus roman-feuilleton et beaucoup moins vécu!

Je ne me demande pas pourquoi Geneviève Lariège et son mari ne paraissent plus dans ce dernier acte, pourquoi on n'en entend plus parler, ou si peu. J'assiste à une tragique impasse où la pitié, la douleur, l'honnêteté auront tristement raison. Cela me suffit, je suis content que cette fin d'acte soit illogique, étrangère aux prémisses posées — pareille aux illusions de l'amour, de la volupté, de la vie...

M. Gustave Scheler nous a paru en possession de toutes ses ressources. Il a joué avec une gravité soutenue et un accent qui remuait. Madame Germaine Vhéry, malgré sa souplesse, ses jolis airs d'indifférence et de bouderie, n'a pas défendu avec assez d'énergie les instincts et les raisons de la femme blessée. C'est une impression.

Grâce à la facilité qu'ont les hommes de se rapprocher des espèces animales, M. Lombard a réussi à se faire une tête de "requin". Il a composé son rôle, il l'a travaillé. J'ai peur que Madame Robert n'ait pas su mettre assez de vérité dans Jeanne Trasky. J'ai peur surtout que son entrée au deuxième acte et ses questions ne soient que du théâtre pour du théâtre. Elle a beaucoup trop de factice.

L'AUTRE SOUFFLEUR.

REVUE DES REVUES

Ou en est la télégraphie sans fil ?

C'est ce que M. J. Morel-Levoit étudie dans la *Revue Hebdomadaire* (29 novembre). Mais pour pouvoir comprendre les véritables origines de la télégraphie sans fil et saisir la valeur des progrès qui, chaque jour encore, viennent lui ouvrir de nouveaux horizons, le rappel des quelques principes fondamentaux, communs à la synthèse de l'électricité et de la lumière, est nécessaire.

"On sait que la lumière est produite par des oscillations excessivement rapides qui se propagent à travers l'espace en petites vagues extrêmement courtes, analogues aux rides produites à la surface de l'eau où l'on a laissé tomber une pierre.

"Le son se transmet également par ondes, mais l'expérience bien connue de la clochette dont on n'entend pas le bruit lorsqu'elle est agitée sous le récipient d'une machine pneumatique, prouve que cette transmission met en jeu des états de la matière qui tombent sous nos sens (solide, liquide, gaz), et ne peut s'effectuer dans ce que nous appelons le vide.

"La lumière, au contraire, traverse aisément les espaces supposés vides et les plus récentes expériences confirment qu'elle utilise les vibrations d'une manière spéciale, appelée éther, qui occupe tous les espaces non remplis par les molécules des corps et

toute la région séparant les astres et notre planète.

"Or, il est actuellement prouvé que les oscillations électriques ont exactement le même mode de propagation que celles de la lumière, employant aussi les vibrations de l'éther à sa transmission et se propageant à travers l'espace à la même vitesse de 300.000 kilomètres".

On a pu de même constater que les ondes électriques pouvaient être réfléchies ou réfractées comme sont réfléchies et réfractées les rayons lumineux par des miroirs et des prismes.

Il y a quelques années seulement, les travaux de Hertz ont rendu tangibles les manifestations des ondes électriques à travers l'espace, car jusqu'alors nous ne connaissions que les manifestations de ces ondes dans les corps conducteurs tels que des fils métalliques.

C'est en arrivant à produire des ondes électriques dont la longueur était réduite à quelques mètres, que ce savant put obtenir avec l'électricité des phénomènes analogues à ceux que l'on observe en optique.

La T. S. F. devenait possible du fait que ces ondes relativement courtes, pouvaient être réfléchies et recueillies à distance par des appareils tels que ceux employés aux mesures électriques.

Ces quelques caractéristiques des grandes stations de T. S. F. en service.

La Tour Eiffel peut émettre suivant les besoins, soit les étincelles rares, soit les étincelles musicales.

Son antenne est constituée par une nappe de six conducteurs, réunis à la partie supérieure à des isolateurs suspendus à la partie inférieure à six branches en éventail qui se réunissent à un conducteur unique pour pénétrer dans le poste en sous-sol du Champ-de-Mars. Sa puissance de 60 kilowatts, vient d'être considérablement augmentée. La longueur d'onde la plus fréquente est de 2.200 mètres.

À Glace-Bay et Clifden (postes Marconi), l'émission est faite par étincelles chantantes. L'antenne dite directrice est une sorte de grill constitué par 200 fils parallèles de 30 mètres de longueur, tendus horizontalement à une hauteur de 60 mètres du sol. La longueur d'onde employée est de 4.000 mètres environ, et chacune de ces stations a une puissance de 350 kilowatts.

Les applications de la T. S. F. et les services qu'elle rend actuellement sont innombrables.

Non seulement elle permet la transmission directe de radiotélégrammes à des distances formidables, mais encore elle remplace l'ancien télégraphe là où on ne pourrait songer à placer des lignes, comme dans le centre de l'Afrique où de nombreux postes sont actuellement en service.

Par elle, l'Angleterre et l'Amérique sont directement réunies et chaque jour la Tour Eiffel peut communiquer régulièrement avec les postes du Maroc et de l'Algérie.

En mer, les services rendus sont inappréciables, établissant un lien permanent entre la terre et le navire en marche. La plupart des navires de l'Etat, et même des paquebots des grandes Compagnies sont maintenant munis de postes radiotélégraphiques leur permettant non seulement de recevoir l'heure et les dépêches, mais encore, grâce au compas de MM. Bellini et Tosi, de repérer exactement leur position et leur direction par n'importe quel temps. Actuellement, tout un réseau de radio-phares s'établit. Leur poste radiotélégraphe à portée réduite (60 kilomètres environ), afin de ne pas gêner les autres transmissions, permet d'avertir les navires perdus dans la brume et la tourmente et le moindre bateau de pêche peut, pour quelques centaines de francs, recevoir ces signaux et ceux des bateaux naviguant à proximité.

Lorsqu'on regarde le développement de la T. S. F. qui, née d'hier, est devenue aujourd'hui le plus puissant et le plus prodigieux instrument de transport de la pensée humaine, il nous est permis de prévoir pour demain l'application des principes si féconds qui en furent l'origine, non seulement à la téléphonie sans fil, mais encore au transport de l'énergie électrique ou télé-dynamique sans fil, comme on l'a entrevue dès 1887 le génie si remarquablement clairvoyant de Nikola Tesla.

Théâtre Canadien-Français

Pour la semaine prochaine, le Canadien-Français peut compter sur l'un de ses plus gros succès. "Martyre", qui tiendra l'affiche, n'a jamais, en effet, manqué de susciter l'enthousiasme populaire et d'attirer des foules immenses.

Nous entendrons, entr'autres: Mesdames Bertin, Briant, Vertueil et Lussier; MM. Chanot, Hamel, Palmieri, Fleury, Meussot, Préville, Léo, etc.

(Suite de la troisième page)

— Eh bien! notre gouvernement fait, depuis quelque temps, payer à leurs occupants dix livres par mois et par chambre. Les survivants sont condamnés à mendier...

— Ou à être guides, ajouterai-je volontiers aujourd'hui.

En rentrant à l'hôtel, je tendis, en effet, à l'homme qui m'avait accompagné malgré moi, un billet de cinq livres. Je croyais être généreux. Quel ne fut pas mon étonnement de m'entendre interpellé de la moins élégante façon?

— Cinq livres?... Je ne les accepte pas, monsieur... Je suis guide autorisé... Voici

mes papiers... Consultez le tarif... Je ne vous ai pas quitté depuis deux jours... Vous m'avez retenu dès la descente du train... Vous me devez vingt livres... Vous ne pouvez tout de même pas avoir la prétention de me payer aussi bon marché qu'un autre, moi qui suis resté cinq jours sous les dé-

combres, et qui ai perdu dans la catastrophe onze personnes de ma famille sans compter un héritage de deux cent cinquante mille francs!

ALBERT ACREMANT.

De l'Opinion.

N'oubliez pas que notre artiste photographe, **J.N. LAPRÈS** fondateur de la maison Laprés et Lavergne, a laissé son ancien atelier, coin Ontario, et a maintenant son nouvel atelier au **No 460, RUE SAINT-DENIS ANGLE DE LA RUE SHERBROOKE.**



Il n'est pas de plus beau souvenir à donner, à l'occasion des Fêtes, qu'une belle photographie.

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de gout,

à l'approche des Fêtes

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

128, rue Saint-Denis, 128

Téléphone: Est 446

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.-B. — Se réclamer de "l'Action."

29 me ANNEE

Donnez une Chance à votre Enfant

Donnez-lui une chance que, peut-être, vous n'avez jamais eue — la chance d'avoir une part de la richesse créée par l'expansion rapide de Montréal. Le chemin est tout tracé — Achetez-lui deux ou trois terrains bien situés dans la partie ouest et à proximité de la ville. Le progrès de Montréal vous sera profitable.

UPPER LAKESIDE GARDENS

Nouvelle banlieue de l'ouest, une des plus belles.

Vous pouvez acheter facilement, grâce aux conditions si faciles de Marcell — 10% comptant, \$5 par mois le terrain.

Demandez tout de suite un exemplaire de notre brochure gratuite:

"L'Enfant Propriétaire"

MARCIL TRUST COMPANY, Limited

180 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

TEL. MAIN 3791.

Envoyez votre brochure gratuite "L'Enfant Propriétaire" à

NOM.....

ADRESSE..... (L'A)

29 me ANNEE

29 me ANNEE

H. Beauregard

Entrepreneur général en construction

70, rue St-Jacques, 70 MONTREAL

Téléphone: Main 735.

Résidence: SAINT-HILAIRE

ARTHUR LABERGE

COURTIER D'IMMEUBLES

Saint-Lawrence Hall

Téléphone: Main 7800

Chaque rédacteur n'est responsable que de ses propres articles.

The Arbour Hotel

CO'Y LTD.

JOHNNY BERTRAND

GERANT

185 et 187

Boulevard Saint-Laurent

Liqueurs et Cigares de 1er choix.

Tél. Bell Est 1810. MONTREAL

DEMENAGEMENT

Afin de satisfaire aux demandes de nos nombreux clients, pour la réparation de meubles et autres articles de ménage, je suis déménagé dans un local plus spacieux.

Atelier: 709-Est, rue Lafontaine

Tél. Est 5896.

CHARLES TURCOT, Prop.

Téléphone: Main 5498

Chambre 601

Geo.-H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES

ET D'ASSURANCES

EDIFICE TRANSPORTATION

Sixième Etage

Tel. Bell: Main 3330

LA CIE GAREAU - SAURIOL

FABRICANTS DE

Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles

Livres de Reçus pour Comptoirs

Papeterie en général Articles de Bureau

26, NOTRE-DAME (EST)

MONTREAL

EMPLOYES

Devenez Capitalistes

Vous savez fort bien que les plus belles fortunes n'ont pas été gagnées en un jour, mais par un placement sage et réfléchi. Si vous possédez un peu d'argent, vous pouvez le faire fructifier en achetant des actions de la "PRET IMMOBILIER LIMITEE". Cette société vous permet de placer votre argent dans le "PRET IMMOBILIER LIMITEE" qui est une affaire très facile d'atteindre un bon rendement. Par notre système de placement, nous vous mettons en possession de propriétés qui vous permettent d'obtenir une somme de capital. Le capital est remboursable à raison de 20% par mois, sans intérêt. Demandez notre brochure explicative. AGENTS DEMANDES: — Le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", n'a pas encore d'agents dans tous les districts. Il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"

244 Est rue SAINT-CATHERINE, 244-Est

MONTREAL

Téléphone: Est 5778.

Compagnie des Tramways de

Montreal

Lignes suburbaines

Horaires du service d'hiver, 1912-1913.

LACHINE. Du Bureau de Poste — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à minuit. De Lachine — Service de 20 minutes de 5.10 a.m. à 12.45 a.m.

SAULT et SAINT-VINCENT-DE-PAUL. De la Gare Saint-Denis. Service de 15 min. de 5.15 a.m. à 9.00 a.m. Service de 30 min. de 9.00 a.m. à 1.00 p.m. Service de 15 min. de 4.00 a.m. à 8.00 p.m. Service de 30 min. de 8.00 a.m. à minuit.

DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL. Service de 15 min. de 5.45 a.m. à 9.30. Service de 20 min. de 9.30 a.m. à 1.30. Service de 15 min. de 4.30 a.m. à 8.30. Service de 30 min. de 8.30 a.m. à minuit.

Les tramways portant de la gare Saint-Denis à minuit et quart et quarante se rendent à Henderson seulement.

MONTAGNE. De l'avenue du Parc et Mont-Royal — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à minuit et vingt. De Victoria — Service de 20 minutes de 5.30 à minuit et trente.

CARTIERVILLE. De la Junction Snowdon — Service de 20 minutes de 6.00 a.m. à 8.40 p.m. De Cartierville — Service de 20 minutes de 5.40 a.m. à 9.00 p.m. Service de 40 minutes de 9.00 à 12.20 a.m.

BOUT-DE-L'ILE. Service de 20 min. de 5.00 a.m. à 9.00 a.m. Service de 30 min. de 9.00 a.m. à 1.00 p.m. Service de 20 min. de 4.00 p.m. à 8.00 p.m. Service de 60 min. de 8.00 p.m. à 12.00 p.m.

TETRAULTVILLE. Service de 15 min. de 5.00 a.m. à 6.30 a.m. Service de 20 min. de 6.30 a.m. à 8.00 p.m.

MONTREAL-TORONTO

9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited

Le meilleur train du Canada

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue Saint-Jacques (Gare: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, Limitée IMPRIMEURS

56, Rue Amherst, - Montréal

Téléphone Bell: Est 3396.

14

Cinq ans après... sur le tombeau de Messine

Le 28 décembre prochain marquera le cinquantième anniversaire de la catastrophe de Messine. La vie marche si vite qu'on ne saurait s'attacher longtemps aux œuvres de la mort. L'émotion provoquée par la chute de la plus belle et de la plus riche des villes de Sicile a été considérable. On a fait circuler dans le monde des listes de souscription. Des millions ont été envoyés à Rome pour le secours des victimes. Mais peu à peu le bruit sourd du tremblement de terre a cessé de battre les échos de l'univers. On n'a plus de nouvelles du relèvement de Messine que par les navigateurs d'Orient, qui font escale dans son port. Il semblait pourtant que cette catastrophe valait qu'on se préoccupât de ses lendemains. A l'occasion de son cinquantième anniversaire, je suis allé visiter Messine.

Dès mon arrivée à la gare, je suis assailli par un groupe tumultueux de guides. Les uns et les autres prétendent être les seuls guides autorisés. Ils m'exhibent des papiers jaunis par leurs doigts et couverts de cachets bleus. L'un d'eux me tire violemment par la manche.

— J'ai la permission de passer sur toutes les ruines. Je suis né à Messine, j'ai assisté au tremblement dans lequel sont mortes onze personnes de ma famille. Moi-même je suis resté enseveli trois jours. Ce sont les marins russes qui m'ont sauvé. Ils m'ont transporté à Catane, où j'ai été soigné par les dames de la Croix Rouge allemande. J'ai vu des scènes horribles. Je vous les raconterai, je vous ferai visiter les baraquements. Vous me paierez le prix que vous voudrez...

— Pourquoi ce guide comme j'ai éloigné les autres, je me dirige vers l'hôtel qu'on m'a indiqué au "Grand hôtel", en planches, sur un pont de bois. Le chemin que je suis est étroit et défilé. Le soir est tombé. La ville, obscure et silencieuse, est comme couverte d'un suaire. J'entends seulement au loin la voix agaçante d'un phonographe. Le guide, qui m'a suivi, m'explique que ce phonographe est installé à la terrasse d'un café de la rue Saint-Martin, la voie la plus fréquentée de la Messine nouvelle.

A l'hôtel, je regarde à peine ma chambre, j'ai hâte de pénétrer au centre de cette ville que je croyais trouver à demi reconstruite et que je vois encombrée de ruines.

Je suis rejoint par le guide, qui s'obstine. — Sous les décombres, il y a encore 35-000 cadavres, me dit-il.

J'observe les rues. A certains endroits, se dressent, comme des squelettes, les armatures de fer des rares maisons qu'on édifie. Les pouvoirs publics n'autorisent la reconstruction des maisons qu'à certaines conditions. D'abord ces maisons seront en ciment armé pour qu'elles ne puissent s'écrouler aisément; elles n'auront qu'un étage, pour que leur écroulement soit peu dangereux; elles seront en bordure d'avenues très larges, dont le plan demeure encore assez vague.

Les édifices nouveaux projettent dans le ciel des bras de fer. Les édifices anciens dressent des pans de mur, déchiés, des pignons noircis. Le soleil a calciné les poussières, blanchi les plâtres. Des palissades grossières dissimulent mal des débris qu'on n'a pas encore remués. L'impression est sinistre. On entend les chiens qui hurlent. On sent autour de son front battre les ailes de velours noir des chauves-souris.

Il est neuf heures du soir quand je parviens dans la rue Saint-Martin. Cette rue est bordée de baraques en planches. Elle est seulement éclairée par des globes électriques fixés exactement en son milieu entre les poteaux du télégraphe. Elle est pavée de larges dalles en lave de l'Etna. Parfois une des baraques est plus grande que les autres, c'est un café, des tziganes y jouent des valses qui semblent déplacées. Ou bien c'est un établissement cinématographique, c'est un théâtre, dont les affiches multicolores couvrent les murs. Les femmes, qui passent ont sur la tête des mantilles de dentelle noire. Les hommes sont quelconques, ils se promènent parce qu'ils sont italiens et que les Italiens aiment se promener le soir. Mais leur exubérance est relative. Comment pourraient-ils être gais quand, de chaque côté de la rue Saint-Martin, s'ouvrent les ruelles appelées administrativement "traversa no 1... no 3... no 5..." où logent, en des baraquements sombres et étroits, les rescapés de la catastrophe?

Je n'en peux voir davantage en cette première soirée. On ne se promène pas impunément sur un tombeau. Il faut, pour soutenir la vue de la mort, une certaine préparation. Je sais maintenant qu'un spectacle horrible m'attend à côté de la rue Saint-Martin. Je le supporterai demain avec vaillance...

De grand matin je quitte l'hôtel. Le soleil se lève déjà haut dans le ciel. La première personne que je rencontre est mon guide, qui me traite aussitôt comme si j'étais l'un de ses plus vieux amis.

— Vous vous dirigez du côté de la cathédrale, me dit-il, nous suivons la même direction. Quel heureux hasard!

Le long du chemin, il me rappelle les circonstances du sinistre. Une secousse de vingt secondes suffit pour abattre Messine.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

D'autres secousses, l'inondation, l'incendie vinrent ensuite. Mais en vingt secondes la ville fut démolie.

Tout à coup, devant nous s'étend un champ, silencieux et désolé. Pas une maison ne demeure.

— C'était ici le corso Cavour... Un peu étouffé, je regarde mon guide:

— Le corso Cavour était le plus riche et le plus fréquenté de tous les corsos de Messine. C'était ici qu'habitaient les plus grands marchands. La plupart des banques avaient leur siège dans cette rue. Les bijouteries les plus luxueuses du monde y avaient des succursales. Pas une des maisons n'est restée debout, pas un des habitants n'a survécu. Le gouvernement italien a tenu à ce que les ruines du corso Cavour fussent les premières explorées. Dans les caves on a retrouvé des sommes d'argent considérables. Qu'en a-t-on fait? Nous voulons croire qu'on les a restituées aux héritiers. Quoique, pour ma part, j'aie réclamé en vain les 250,000 francs qui ont été pris dans le coffre-fort d'un homme dont j'étais le seul parent. Au comité central de Rome, j'ai adressé dix lettres recommandées. Vainement, je n'ai reçu aucune réponse...

Je continue d'avancer parmi les ruines. Je paie pour visiter les restes de la vieille cathédrale. Je m'arrête devant un amas de pierres, confuses au pied de la colline, dans une situation admirable, en face des Calabres.

— C'était ici la prison, prononce mon guide. Onze personnes, dont le directeur de l'établissement et ses enfants, sont encore sous les décombres...

J'arrive devant le théâtre Victor-Emmanuel. Un mur immense écroulé laisse voir les traces des machinistes. Au dernier treuil pend le dernier cordage qui souleva le dernier décor.

Et des lauriers roses poussent entre les pierres. Et des lys rouges se dressent entre les morceaux des plafonds déchiés. Je ne me lamente pas sur l'étendue de la catastrophe. Je la commémorisais. Mais j'ai des doutes. Est-il possible qu'après cinq ans trente-cinq mille cadavres soient encore ensevelis sous des murs? Je ne puis m'empêcher de questionner mon guide:

— Pourquoi ne relève-t-on pas plus vite Messine? Je comprends que le gouvernement italien ne veuille pas faire face à toutes les dépenses, mais n'y a-t-il pas eu des souscriptions, dont le total s'est monté à un chiffre respectable de millions?...

Je ne sais pas si les guides de Messine sont toujours sincères et s'ils sont exactement renseignés. Je laisse à celui qui m'a accompagné toute la responsabilité de cette réponse:

— Les habitants de Messine n'ont rien touché des souscriptions qui ont été faites pour eux.

— Mais alors... l'argent.

— L'argent?... L'argent a servi à payer la campagne de Tripoli.

Voilà ce que certains guides de Messine racontent.

Tout à tour je visite l'église de bois

peint, qui a été offerte par le Pape. L'autel est dédié à la Vierge. Quatre lustres en verre blanc de Venise pendent de la voûte. Les chaises sont de corde tressée. Les vitraux sont simples.

Je visite les baraquements. Ceux-ci sont de diverses sortes. Les premiers ont été construits par l'Italie. Ils sont peu pratiques, étroits, mal éclairés, mal aérés, peu élégants. Chaque baraque comporte généralement deux chambres. Au coin des rues se trouvent les appareils destinés à combattre les commencements d'incendie et la fontaine où les ménagères viennent puiser. Les seconds sont ceux qui ont été offerts par les Américains. Ils sont plus vastes, plus élevés, plus coquets. Leur plan est le même que celui des premiers. Mais cinq ans n'ont pas suffi pour en pourrir les planches. Ils sont mieux construits.

Les troisièmes sont réunis à quelques centaines de mètres de Messine. Ils constituent un ensemble homogène, même joli. Ils forment ce que l'on appelle le village de la reine Hélène.

Chacune des maisons est une villa, dont le porche est fleuri de campanules bleues. La cour de l'école a des buissons de soie égale. Sur la place, le poste des pompiers demeure en permanence.

Un vieux puits tend sa margelle aux ménagères et aux blanchisseuses. Dix-huit cents personnes habitent le village de la reine Hélène. Pour son plaisir, en y vivrait, tant les maisonnettes sont d'une simplicité joyeuse et tant les rues sont propres et parfumées. Au-dessus de l'église, qui a été offerte par la reine Marguerite, un clocher de bois supporte une cloche légère. Ce petit village se présente, avec ses bosquets de campanules, comme un oasis bleu dans le désert de Messine.

Dès qu'on s'éloigne, du côté de la montagne ou du côté du port, on rentre dans la mort.

Le guide a vu quelle impression favorable j'emporte du village de la reine Hélène. Il en profite pour me faire certaines révélations au sujet des baraquements italiens et américains:

— Avez-vous vu la misère des pauvres gens qui habitent ces maisons de planches? me dit-il.

— Oui.

— La plupart d'entre eux voudraient bien quitter ce pays, qui leur fait peur. Il ne se passe pas de semaine où l'on n'entende sous terre de nouveaux grondements. Mais on leur refuse les moyens de partir. Messine est sur la route d'Alexandrie et de Constantinople. On a besoin que Messine se relève. Il importe d'en garder les habitants. Tant pis si ceux-ci, privés de travail, n'ont pour se nourrir qu'un morceau de pain dur et qu'une figue de Barbarie.

— Peu à peu le travail reprendra.

— Espérons-le. Mais que penser de la décision nouvelle du gouvernement italien? Ces pauvres gens ne sont-ils pas en droit de croire qu'on veut les tuer jusqu'au dernier?

— Quelle décision?

— Une décision qu'on n'a pas rendue publique, mais qui n'assassinera pas moins tous les survivants de Messine.

— Laquelle?

— Vous croyez sans doute que les baraquements sont abandonnés gratuitement aux sinistrés?

— Certes... N'ont-ils pas été offerts généreusement à l'Italie?

(à suivre en 2^e page).

LETTRE OUVERTE

Aux lecteurs de l'"Action" Al'occasion des Fêtes

Mesdames et Messieurs,

Voici bientôt les Fêtes et, sans doute, pensant à vos nombreux amis, vous vous demandez quels cadeaux vous leur offrirez cette année, à l'occasion de la Noël et du Jour de l'An.

Si vous en voulez suivre notre avis, vous comblerez, comme de coutume, vos plus chères connaissances de fleurs et de bijoux, de bibelots et de cigares, mais vous n'oublierez pas non plus les livres dans votre liste. Les livres se donnent beaucoup, vous le savez, de nos jours. A Paris, c'est depuis quelque temps déjà la grande mode. — Une mode qui d'ailleurs tend de plus en plus à s'implanter en notre pays. Pour un homme cultivé, pour une femme d'esprit, il n'est pas de cadeau plus apprécié.

Ajoutez qu'il n'en est pas, pour le donateur, de plus facile à choisir. Depuis le simple volume à 90 cents jusqu'aux ouvrages de grand luxe à dix, vingt, trente ou même cinquante dollars; depuis le roman badin jusqu'aux graves études historiques ou scientifiques, il en existe, en effet, de toute sorte, pour toutes les bourses et toutes les conditions. Etes-vous, comme il est probable, embarrassé cette année dans le choix de vos étrennes, veuillez plutôt jeter un simple coup d'œil sur la liste de livres que voici: nous sommes sûrs d'avance qu'elle ne saurait manquer de vous intéresser.

I. — Les romans de Loti, Bourget, Bazin, Dordaux, de Coulevain, etc. Le volume 90 cents
II. — Ouvrages de la collection Nelson, très élégante reliure en cuir souple... \$1.00
III. — Contes des Fées, édition de luxe, superbement illustrée. — Le volume relié... \$2.00
IV. — Oeuvres complètes de M. Edmond Rostand, édition de grand luxe, contenant de nombreuses illustrations en noir et en couleurs par les plus grands artistes. Le volume, relié... \$2.50 et \$3.00

V. — Nouvelle collection des classiques de l'Art:
Michel-Ange: 163 reproductions... \$2.50
Watteau: 182 reproductions... \$2.50
Raphaël: 275 reproductions... \$3.00
Holbein: 252 reproductions... \$3.00
Le Titien: 284 reproductions... \$3.00
Rubens: 551 reproductions... \$3.75

VI. — Le Louvre. Deux volumes de grand luxe, contenant la reproduction en couleurs de 180 tableaux du grand musée. Le volume... \$4.50
Dans la même collection: The National Gallery, deux volumes. Chacun... \$4.50
VI. — Les merveilles de la France, un volume contenant un grand nombre d'illustrations et de hors-texte en noir et en couleurs... \$7.50
VII. — La Mer, par A. Clere Rampal, avec 636 reproductions photographiques, 10 hors-texte en couleurs, 316 cartes ou dessins en noir et en couleurs... \$6.50
VIII. — Histoire de la France contemporaine, par M. Gabriel Hanotaux. 4 forts volumes, reliés... \$12.00
IX. — L'Histoire de France illustrée, 2 volumes reliés, contenant plus de 2,000 illustrations en noir et en couleurs... \$14.00

Aussi:
Liseuses en cuir, pour offrir avec volumes non reliés: article de luxe... \$2.50

Librairie Saint-Louis

288-Est, Rue Sainte-Catherine, 288-Est

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE PARIS. TELEPHONE: EST 2660.

N.B. — Se réclamer de l'"Action."

"DOW"

Bières & Porters

Les Favoris pendant les Fêtes

Remplis d'extraits de malt fortifiants, et de jus de houblon calmant les nerfs et aiguisant l'appétit, les Bières et Porters DOW aident à jouir et à digérer les festins des fêtes.

Bière Dow à Capsule Jaune Crown Stout Dow

Ces marques ont la vogue dans les premiers clubs du Canada lorsque l'on veut le meilleur.

EN VENTE PARTOUT

THE NATIONAL BREWERIES, LIMITED,
MONTREAL.

Mr. Valiquette

471-477 ST. CATHERINE ST. EAST

Suggestions

POUR VOS

Cadeaux de Noël

Un Cadeau bien Acheté est un Souvenir pour la vie

Un Meuble de chez Valiquette est toujours fort Apprécié.



LAMPES ELECTRIQUES en cuivre, ainsi que style Mission en chêne, à \$3.98, \$5.00, \$6.50, \$8.00, \$10.50 et \$14.75.

PORTE-CHAPEAUX en cuivre, fer oxydé et en bois, à \$4.50, \$5.50, \$6.50, \$8.00 et \$10.00.

PIEDESTAUX POUR JARDINIÈRES, en Mission, chêne fumé et doré, ainsi qu'en acajou, \$1.25, \$2.25, \$3.50 et \$5.00.

CABINETS DE MUSIQUE en acajou, à \$6.90, \$7.75, \$8.50, \$10.00, \$12.00 et \$13.50.

CHAISES DE SALON, finies or en feuilles métalliques, à \$3.75, \$4.00, \$5.00, \$6.50 et \$8.00.

CHAISES DE SALON en acajou, recouvertes de soie, à \$5.00, \$6.75, \$8.50, \$10.50 et \$11.75.

CHAISES EN JONC finies naturelles, à \$3.50, \$4.00, \$5.00, \$6.00 et \$7.50.

CHAISES EN FOIN DES PRAIRIES. Finies vertes naturelles, de \$8.00 à \$20.00.

TABLES DE SALON, en chêne doré et acajou, \$1.50, \$2.00, \$2.25, \$3.00 et jusqu'à \$18.00.

TABLES POUR BOUDOIR, en chêne fumé et doré, à \$5.85, \$6.50, \$8.00, \$10.50, \$12.50, \$15.00, \$16.75.

LAMPES HAUTES A PIANO en Mission, hauteur 5 pieds, joli abat-jour pour verre coloré avec frange, à \$11.75.

PORTE-PARAPLUIES en bois et fer oxydé, à \$3.50, \$4.50 et \$6.00.

SLEIGHS POUR BEBES, fini doilé, rouge, vert et blanc, à \$1.50, \$2.00, \$2.50, \$3.00 et \$3.80.

PIEDESTAUX en chêne et acajou, à \$5.85, \$6.50, \$8.00, \$9.75 et \$11.50.

GONGS en Mission avec marteau pour sonner, à \$3.90, \$4.50 et \$5.00.

SETS A FUMEUR sur pied en cuivre et en bois, à \$1.75, \$2.50, \$3.00, \$3.50 et \$4.00.

COLLERETTES en chêne fumé et chêne doré, à \$8.75, \$9.50, \$11.00, \$13.00, \$15.00 et \$16.00.

BRONZES. Variétés complètes, à \$5.00, \$7.00, \$8.75, \$9 et \$10.00.

LITS POUR POUPEES, en cuivre et émaillés blancs, à \$3.50, \$4.00, \$5.00 et \$6.00.

CARROSES A POUPEES PLIANTS, en "Boston Leather", roues caoutchoutées, à \$2.41.

FAUTEUILS BOUDOIR, siège en cuir et monture chêne fumé, \$7.75, \$8.50, jusqu'à \$16.00.

GRANDS FAUTEUILS en cuir espagnol, à \$35.00, \$38, \$45.00, \$48.00 et jusqu'à \$70.00.

GRANDS FAUTEUILS recouverts en tapisserie pour Living Room, à \$25.00, \$30.00 et \$33.00.

GRANDS FAUTEUILS, tous rembourrés, recouverts en denim, à \$15.00, \$16.00, \$18.00 et \$20.00.

SECTIONS A BIBLIOTHEQUE en chêne doré, chêne fumé et acajou, de \$2.75 à \$6.75.

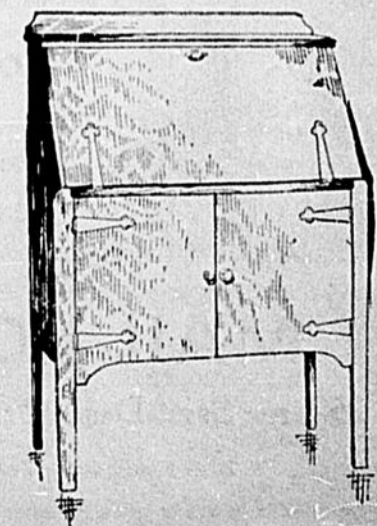
HORLOGES GRAND-PERE en Mission, chêne fumé et acajou, de \$23.00 à \$72.00.

CABARETS en acajou et fond en verre, à \$2.00, \$2.25, \$3.00, \$3.60, \$4.75, \$6.00, \$7.00.

Magnifique Assortiment de Secrétaires

Rien n'est plus pratique à offrir et plus agréable à recevoir pour une dame qu'un joli secrétaire. Le constant besoin qu'elle en a et les grands services qu'il lui procure le lui font aimer. Nous avons en fait de secrétaires l'assortiment le plus joli et le plus complet. Différents styles en chêne, Mission, chêne fumé, noyer circassien, acajou, érable piquée, enfin en riche acajou ondulé. Les prix varient tels que: \$6.75, \$7.50, \$8.75, \$9.75, \$10.00, \$11.50, \$12.50, \$14.00, \$16.00 et jusqu'à \$40.00.

Cadeaux mis de côté et livrés la veille de Noël au soir.



Aux Nouveautés "Baptiste en voyage" par MM. RAD & VAL

Il est bien tard pour parler de Baptiste... Vous dirai-je que MM. Rad et Val (Rad-lauter et Valois), qui se sont toujours distingués par la dignité de leur vie, ont voulu écrire une "revue" pour les jeunes filles et les garçons chastes? C'est pourquoi, après une traversée sur le *Descartes*, le maire de Sainte-Scholastique fera la noce avec Madame Sarah Bernhardt à Paris. Je ne saurais vous dire combien cela est moral. Et ceci n'est pas un paradoxe; les rois et les princes des pays les plus chrétiens de l'Europe ont fait de même et cela pour la conservation de l'ordre et la grandeur spirituelle de leurs sujets. Baptiste est donc demeuré dans la note modérée: il n'a pas étouffé de midinettes au Quartier Latin, ni simulé à Montmartre des vices extraordinaires. Pour cette raison, n'en doutez pas, il est ennuyeux et embêtant, puis... très comique.

J'ai l'air de railler; je trouve, au contraire, que cette revue est très drôle, aussi folle qu'on doit rêver qu'elle le soit, car la nature des revues (vous ne vous en étiez jamais douté, je parie?) c'est proprement l'incohérence, le désordre des mots, des phrases et des gens, les quiproquos, les coq-à-l'âne, les calembours et les joyeusetés. Il faut que ce soit terriblement fou, parce que, autrement, cela deviendrait impossible à écouter; il ne faut pas qu'il y ait un grain de bon sens ou que le bon sens apparaisse pour se noyer aussitôt dans une mer de bêtises.

Au deuxième acte, le maire Baptiste voit le roi Georges V; il fait profession d'antimilitarisme, apprend du roi lui-même que la contribution et la fameuse marine n'intéressent pas l'Angleterre. Il rencontre au palais de Buckingham MM. Laurier et Borden et leur prouve à tous deux... non, à M. Borden seulement, car Baptiste est libéral, que le roi d'Angleterre ne désire du Canada ni contribution, ni marine.

A Paris, nous allons rire avec le pionnier des Invalides, qui n'a rien, lui, de la raideur anglaise. Le soldat français sait encore rire. Il n'a jamais fini d'être gouailleur, insolent, délicieux, charmant. Le pionnier de MM. Rad et Val s'ennuie un peu. Pour avoir quelque chance en amour, il est obligé de garder le bébé d'une femme honnête, je veux dire d'une honnête "créature". Ce faisant, Angelina et sa fille, affolées, arrivent, cherchant Baptiste, ce Baptiste disparu depuis hier et dans une ville qui a été si justement appelée — hi! hi! hi! — la Babylone moderne. Et c'est alors que Pitou, ce bon Pitou fait connaissance avec les voyageurs d'Amérique; il s'étonne de leur bigout, de leur manière de sentir et de comprendre; il ne paraît pas de l'opinion de M. Emile Faguet sur le parler canadien.

Il est déroté et à la fois amusé. Volontiers, il dirait avec dédain: "Ce sont des Yankees". Mais il se retient, il rit dans sa barbe et, en rigolant, il attend l'Amour. Mais quel est donc ce provincial enivré, qui se promène sous les arbres aux bras d'un être mystérieux et fatal? Angelina — la maîtresse de Sainte-Scholastique — l'a reconnu: c'est le maire de Sainte-Scholastique, Baptiste en chair et en os. Elle se précipite vers lui et demande quel est ce personnage qu'il entoure d'affection: c'est l'Aiglon!

Et nous assistons à une parodie de la leçon d'histoire qui ne laisse pas d'être curieuse, si on veut oublier combien il est par trop cocasse de comparer M. Laurier à l'Aiglon. Tout compte fait, c'est ici le "deus ex machina" de Baptiste en voyage.

Quatrième acte.

C'est la Chine. Nous sommes en Chine,

— dans une Chine de raffût, de bric-à-brac, une Chine-Japon, avec du "Chrysanthème" dans les coins et du "Butterfly", une Chine de revue qui n'est pas du tout la Chine, une Chine "chimanté". Passez-moi le mot. Il s'en rencontre de semblables dans la revue de MM. Rad et Val, et qui ne sont pas plus difficiles. Remarquez que je ne fais pas de critique. Au contraire, je suis convaincu de la nécessité d'existence d'une telle Chine. Je veux même qu'elle soit. Elle est amusante; elle nous repose de la vraie Chine. Elle nous repose surtout de la Province de Québec.

Cinquième acte.

Baptiste revient à Sainte-Scholastique. Et puis, c'est tout.

C'est probablement la meilleure revue qu'il nous ait été donné de voir au Canada; on en jouit souvent de moins intéressantes à Paris.

MM. Rad et Val peuvent être satisfaits de leur effort, car le public leur a déjà assez prouvé, par ses applaudissements, qu'ils ne s'étaient pas mis vainement en frais de l'amusier.

VELU III.

Ça marche, Québec, ça marche!

Quand Champlain foula pour la première fois le sol de Stadaconé, en 1608, il y trouva des sauvages.

S'il revenait aujourd'hui au même endroit, il y trouverait des Québécois. Les temps sont bien changés!

Que de progrès ce coin du monde n'a-t-il pas faits depuis lors! En trois cents ans Québec est devenu successivement la première, puis la deuxième, puis la troisième... puis la cinquième... puis la huitième ville du Canada. En trois cents ans elle a vu s'élever tour à tour les édifices du parlement, l'Auditorium, le Château-Frontenac, une première aile du Château Frontenac, puis une deuxième aile du Château Frontenac. Ce peu de temps lui a suffi également pour produire des journaux comme *l'Action Sociale* et la *Vérité*, des orateurs comme M. D.-O. L'Espérance, des hommes d'Etat comme M. S.-N. Parent, des hommes d'esprit comme M. Philéas Corriveau et des vieux messieurs bien propres comme Sir François Langelier.

Tout cela, répétons-le, en trois siècles à peine. Mais on ne peut tout avoir, et ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il faudra bien pour le moins trois siècles encore à nos amis les Québécois avant de produire un capitaine comme Napoléon, un financier comme Rockefeller ou des courtiers d'immeubles comme nos amis JOHNSON & DAGENAIS, rue Saint-Jacques, 58.

Extrait de Nos Amis les Québécois, album de caricatures. En vente partout: 25 cents l'exemplaire.

Il y a Québécois et Québécois

Il y a des personnes qui s'imaginent, de très bonne foi, qu'il n'y a de Québécois dans le monde que ceux qui viennent de Québec ou qui y vivent.

C'est une profonde erreur. Le Québécois est un type de tous les pays et de tous les temps. A Montréal même, il se trouve un tas de gens qui, n'ayant jamais mis les pieds à Québec de leur vie, n'en sont pas moins, à tous égards, de parfaits Québécois. Connaissez-vous rien de plus foncièrement québécois que l'âme d'un rentier du quartier Saint-Jacques? On vous le demande un peu! Et n'avons-nous pas enfin, chez nous, jusqu'à des journaux québécois: la *Croix*, par exemple, ou la *Revue Canadienne*?

Inversement, beaucoup d'hommes qu'un

sort funeste a voulu faire naître à Québec, n'ont gardé de québécois que le nom, sans que rien dans leur caractère, leur esprit, leurs manières, rappelle jamais, de si loin que ce soit, la tare de leur origine. C'est ainsi que l'on compterait aujourd'hui, parmi nos hommes d'affaires les plus avisés et les plus entreprenants, une dizaine pour le moins d'anciens Québécois.

De ce nombre est notre ami J.-B.-D. Légaré, dont les incroyables succès dans le commerce de l'immeuble font depuis longtemps déjà l'émerveillement général. Croiriez-vous pourtant bien qu'avec tout cela Légaré n'en a pas moins conservé quelque attachement encore pour ses ex-concitoyens de la "vieille cité de Champlain"? Il pousse même cet attachement si loin, le malheureux, qu'il n'a pas hésité, l'autre jour, à mettre ignominieusement à la porte notre "solliciteur", qui lui demandait avec politesse une annonce pour le présent album.

Mais, Dieu merci! nous ne sommes pas des sauvages, et nous savons, à l'occasion, comprendre et pardonner les égarements de nos amis. Il ne sera pas dit que, pour un geste un peu vif, notre ami, notre vieil ami Légaré sera privé de l'immense avantage d'une annonce en cette place. Sachez-le donc, vous tous! si Légaré a eu le malheur de naître à Québec et d'y vivre assez longtemps, il n'en est pas moins aujourd'hui l'un des courtiers d'immeubles les plus actifs, les plus entreprenants et les plus justement recherchés. — J.B.D. Légaré, 11, rue Saint-Jacques, 11. Téléphone: Main 6629.

(Extrait de Nos Amis les Québécois, album de caricatures. En vente partout: 25 cents l'exemplaire.)

Vient de paraître:
Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Charles Huard adaptés aux moeurs de Québec.

32 pages sur beau papier, avec une couverture en couleurs par Charlebois.

En vente partout: 25 cents l'exemplaire.

Zozeph Rainville et la langue française

Notre ami Zozeph Rainville, parlant au village de Chambly, a fait l'autre soir, nous dit-on, un vibrant plaidoyer pour la langue française.

Ce n'aura pas été la première fois, dans la courte carrière, que le chevaleresque Zozeph se sera battu pour une inconnue.

Le chevaleresque Zozeph cachera-t-il par hasard, sous ses airs intelligents de garçon coiffeur, l'âme et les instincts d'un poète? On dirait que, dégoûté du réel, brûlé par la

soif de l'idéal, il ne peut, quoi qu'il fasse, trouver d'attrait qu'aux inconnues, personnes ou choses. C'est pourquoi sans doute il en parle toujours avec tant d'abondance.

Que sera-ce le jour où il se décidera, enfin, à parler des choses qu'il sait, et par exemple de ce fameux règlement de la contestation de Saint-Jacques, en 1909? Mais s'y décidera-t-il jamais?

En attendant, vous voyez ce qu'il fait. Dans le même temps qu'il nous refuse toute lumière nouvelle sur cet intéressant sujet, dont il n'ignore pas un détail, il trouve moyen de nous faire des discours de trois-quarts d'heure sur la Langue Française, qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais connue, même de vue.

Espérons que ce bon coco de Zozeph saura recevoir ces amicales remarques dans le même esprit que nous les lui adressons ici. Espérons surtout que ce n'est pas cela qui l'empêchera de nous envoyer avec ses amitiés, à l'occasion de la Noël, une boîte de ces excellents cigares comme il ne s'en trouve que chez M. Louis Bisson, marchand de tabac, rue Notre-Dame, angle de la rue Saint-Gabriel.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de *l'Action* vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand il n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable.

LA PLUS ROBUSTE
"ABBOTT-DETROIT"
RAPIDE — ELEGANTE — CONFORTABLE
Mécanisme dépassant en précision tout ce qui s'est encore vu jusqu'ici.

Victor Lévesque
RUE BREBOEUF, 1 à 7
(Au coin de la rue du Parc-Lafontaine.)
Téléphone: Saint-Louis 960 et 736.

La Pâtisserie Française

JOSEPH KERHULU
176 RUE SAINT-DENIS
Tous les jours Thé-Concert
de 4 h. 30 à 6 h. 30.

ble. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Gabriel, 72. — Téléphone: Main 5356.

Vient de paraître:
Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de

Charles Huard adaptés aux moeurs de Québec.

32 pages sur beau papier, avec une couverture en couleurs par Charlebois.

En vente partout: 25 cents l'exemplaire.

Théâtre Canadien - Français

Semaine du 22 décembre 1913

"MARTYRE"

TOUTE LA TROUPE DU CANADIEN-FRANÇAIS

THEATRE NATIONAL

Semaine du 22 décembre 1913

"Les deux Orphelines"

THEATRE DES NOUVEAUTES

(Direction PIERRE CHRISTE et ARMAND ROBI)

Semaine du 22 décembre 1913

"Mamzelle Nitouche"

GEORGES BEAUSOLEIL, Président

Téléphone: Main 1415

BEAUSOLEIL, Limitée

Experts en Immeubles

Immeuble de la Banque des Cantons de l'Est, 506

Rue Saint-Jacques, 263

PLUMES-FONTAINES. — Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles se vendant ordinairement depuis \$2.50 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elles donneront satisfaction. Sinon elles seront échangées, ou l'argent sera remboursé. Franco sur réception de \$1.25.

LECOURS & LANCTOT, pharmaciens,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal. . .

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN - DENTISTE

389 rue Saint-Denis

Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.



VOYAGEURS DE COMMERCE

La Direction de la Brasserie Frontenac a l'honneur d'inviter tous les Voyageurs de Commerce du Canada à visiter leur brasserie, lundi prochain, 22 courant, à 3 heures de l'après-midi.

¶ Tous les départements de la brasserie pourront être visités, ce qui permettra aux Voyageurs de Commerce, de juger de la haute perfection atteinte dans l'art de la brasserie dans cet établissement. La visite en détail de cette installation grandiose, qui dépasse en importance et en perfectionnement tout ce qui existe en Canada, sera d'un intérêt plus qu'ordinaire pour le visiteur.

¶ Comme il ne nous a pas été possible de nous procurer l'adresse de chacun des voyageurs, nous les prions d'accepter cette invitation comme une invitation personnelle à chacun d'eux, et nous espérons que tous nous feront l'honneur d'être présents lundi.

La Brasserie Frontenac est située en face de la gare du Mile-End. Pour s'y rendre, veuillez prendre les chars de la rue St-Laurent ou de la rue St-Denis jusqu'à la rue Bellechasse.

VIENT DE PARAITRE:

"Nos Amis les Québécois"

EN VENTE PARTOUT: 25 CENTS L'EXEMPLAIRE.

Les lecteurs de "l'Action", qui sont des gens de goût, ne veulent en toute chose que

le meilleur. C'est pourquoi,

Pour leur cadeaux de NOEL

ils ne voudront offrir à leurs amis, en fait de

PIPES, CIGARES, ARTICLES DE FANTAISIE

POUR FUMEURS, ETC., ETC.,

que des articles sortant de chez

MAILLOUX FRERES

252, rue Saint-Denis, 252.

Téléphone: Est 273

N. B. — Nous payons l'express et la poste pour tout endroit au Canada.

Demandez nos marques spéciales de tabac canadien, — numéros 40, 60, 80 et 100.